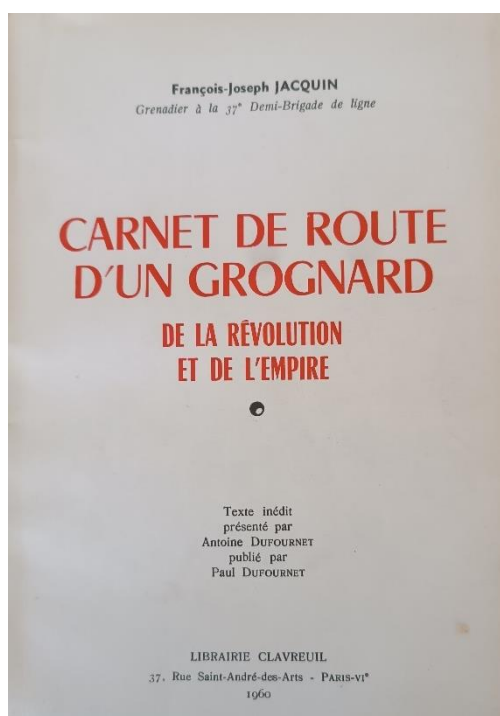


François Joseph Jacquin, Grognard puis gendarme (1778 – 1855)

François Joseph Jacquin naît le 30 août 1778 à Lac-ou-Villers, au hameau « montagne de Chaillexon ». Baptisé le même jour, il est le fils du cultivateur Claude Joseph né le 07 septembre 1749 et de Anne Françoise Monnot, née le 18 mai 1756 au Pissoux. Il est le premier des 10 enfants que le couple a : Marie Victoire (Lac-ou-Villers, 07.07.1780 – La Chenalotte, 08.04.1850), Jeanne Baptiste (Lac-ou-Villers, 24.10.1781 -), Jean Nicolas (Lac-ou-Villers, 02.10.1783 – La Chenalotte, 23.10.1814), François Florentin (Lac-ou-Villers, 22.06.1785 – Charquemont, 22.11.1845), Marie Anne (Lac-ou-Villers, 11.06.1787 – La Chenalotte, 07.03.1809), Jeanne Marie (Lac-ou-Villers, 12.07.1789 – Lac-ou-Villers, 30.11.1790), Jeanne Marie (Lac-ou-Villers, 31.03.1791 -), Pierre Alexandre (Montagne de Chaillexon, Lac-ou-Villers, 25.02.1793 – La Chenalotte, 10.04.1868), Marie Françoise (Lac-ou-Villers, 07.06.1797 – La Chenalotte, 12.08.1882)

Lorsque que François Joseph est mobilisé et quitte le Haut-Doubs le 15 novembre 1798 pour aller combattre, ce dernier et très probablement la famille habitent encore à Lac-ou-Villers. C'est pendant l'absence de l'aîné – François Joseph reviendra en 1808 lors d'une permission – que Claude Joseph, Anne Françoise et leurs 5 ou 6 enfants s'installent à La Chenalotte.



Le Journal d'un Grognard

A Seyssel, dans les années 1930, Antoine Dufournet, prêtre alors en vacances dans son village natal, découvre le journal de ce grognard, de ce soldat de la veille garde de Napoléon par l'intermédiaire de son arrière-petit-fils, administrateur d'un district de l'Afrique équatoriale : « *puisque vous avez manifesté à ma défunte mère, il y a déjà quelques lustres, le désir de feuilleter à votre aise le carnet de route de mon arrière-grand-père, je vais le mettre à votre disposition* ».

Ainsi Antoine a entre ses mains « *les feuillets jaunis et raboteux de l'un de ces cahiers vétustes et racornis qui sont un souvenir de famille et demeurent également la précieuse relique d'un vrai grognard* ».

Des notes de François Joseph, Antoine Dufournet en fait un livre qu'il intitule « *Carnet de route d'un grognard, de la révolution et de l'empire* », publié par Paul Dufournet en 1960 et édité par la librairie Clavreuil.

Dans son cahier qu'il intitule « *recueil des batailles, combats et affaires où la 37^{ème} demi-brigade de ligne, par suite devenue 37^{ème} régiment, s'est trouvée engagée depuis 1798 (An 7 de la République) et les faits et anecdotes remarquables, ainsi que les marches et contre-marches que le régiment a fait depuis cette époque* », le natif de Lac-ou-Villers rend compte de son parcours et de ses innombrables voyages en France mais aussi en Europe (Suisse, Autriche, Allemagne, Pays-Bas, Belgique, Espagne) avec ses compagnons de route.

1798 – 1808 : La Suisse, l'Espagne, la Poméranie

Un peu moins de quinze jours après son départ, celui qui est l'un des 12 mobilisés de Lac-ou-Villers et des 60 pour l'ensemble du canton de Morteau, passe la frontière franco-suisse et se retrouve à Berne

le 28 novembre 1798. Après une période de cantonnement à Zurich¹, il connaît les premiers combats dans le canton des Grisons en mars 1799, la première victoire, la prise de Coire et les premières blessures. Il reçoit deux balles une à la cuisse gauche, une à l'épaule le 24 mars à Feldkirch puis échappe de peu à l'emprisonnement et à la mort après son retour et participe à l'incendie du bourg de Disentis et de son couvent².

Il rencontre son camarade et ami Billod du 1^{er} bataillon du côté de Kloten : « *je ne puis exprimer la joie et la satisfaction que j'ai éprouvé en le voyant : deux frères n'auraient pas eu plus de joie à se rencontrer* ». Dans cette ville du canton de Zurich, lors de combats entre l'armée française du Maréchal Masséna et celle de l'Archiduc Charles Louis d'Autriche.

En septembre, lors de la deuxième bataille de Zurich, les 25 et 26 septembre 1799 face aux troupes russes et à celles du Saint Empire, François Joseph « *reçoit une balle qui est venue s'aplatir contre le canon de mon fusil que je tenais devant moi ; je puis dire qu'il m'a servi de bouclier et qu'il m'a garanti d'une mort infaillible* ». Après Schaffhouse et Constance, il est à Winterthur où il revoit Billod alors qu'il pensait mort à la bataille de Kloten : « *je ne puis exprimer la joie que j'ai ressentie en le voyant et en même temps il m'a fait beaucoup de peine de le revoir dans un état aussi déplorable de misère qu'il avait éprouvé* ». Il rencontre aussi Honoré Mollier de Villers, fourrier d'artillerie.

François Joseph et les bataillons se portent sur le Rhin le 1^{er} mai 1800, passent le fleuve à Stein et combattent l'armée autrichienne à Stockach, à Moesskirch. Ils marchent ensuite sur Pfullendorf le 06 mai, Mindelheim le 08 mai, Landsberg, passent le Danube, marchent sur le Tyrol le 1^{er} juillet. Le grognard échappe aux mains des autrichiens à Fuesen. Après l'armistice à Parsdorf le 15 juillet, il quitte le Tyrol et prend ses cantonnements en Bavière. Il y reste jusqu'au 19 mars 1801.

Après la paix de Lunéville le 09 février de la même année, il reçoit l'ordre de rentrer en France et passe à Bâle le 22 avril, Belfort le 24, L'Isle-sur-le-Doubs le 25, Baume-les-Dames le 26, Besançon le 27 avril. Sa demande de permission de quelques jours pour aller voir ses parents étant refusée, il poursuit : Dôle, Beaune, Limoge, Périgueux, Libourne, Bordeaux, Dax avant d'arriver à Bayonne le 17 juin.

Mal équipée, pas payée, à l'approche de l'Espagne « *où ses habitants sont d'une dureté sans exemple envers les Français*³ » la troupe connaît quelques défections et dépose les armes à terre à Bayonne. Après reçu une partie de sa solde, elle repart et franchit la frontière espagnole en juin 1801. François Joseph découvre Saint-Sébastien le 22, Burgos le 1^{er} juillet, Valladolid le 07 de ce même mois puis Salamanque. Il y reste 28 jours avant de prendre le chemin du retour : Valladolid le 13 août⁴, Burgos le 06 décembre. Arrivé en France, il prend la direction de la Bretagne : Saint Jean-de-Luz, Bayonne le 23 décembre, Castres le 03 janvier 1802, Bordeaux le 04 puis Nantes le 20 janvier, Vannes le 19 février.

Ne partant pas en Guadeloupe et en Martinique en juin 1802, il reste et parcourt la Bretagne : Lorient, Quiberon, Belle-Ile-en-Mer le 11 septembre 1802 où il y reste 6 mois, puis Lorient le 24 mars 1803, Quimper, Roscoff, Morlaix le 01^{er} septembre, Quimper le 12 décembre, Vanne en février 1804.

Se disant « *entièrement dégoûté du service* », François Joseph refuse plusieurs fois l'avancement et cherche « *toutes les occasions de quitter le régiment ou de me faire réformer* » mais sans y parvenir. Sous pression, il accepte toutefois le poste de caporal à la 31^{ème} compagnie du régiment. Nommé le 21

¹ Il est à Zurich le 03 décembre.

² Qu'un superbe couvent habité par des moines parce que d'après les conseils de ces derniers, les habitants avaient éborgé deux cents français qui étaient logés chez eux.

³ : « *le climat est très malsain, la peste y est souvent, les habitants sont d'une grande malpropreté et remplis de vermine* ».

⁴ Il reste 4 mois.

mai 1805, il est détaché à Quiberon à partir du 1^{er} septembre. Le 27, il est à Vannes pour « observer une division de bâtiments anglais qui étaient mouillées aux environs de Belle-Ile-en-Mer ».

Quelques jours après, le 1^{er} octobre 1805, il reçoit l'ordre de se mettre en marche pour la Hollande : Rennes le 21 octobre, Laval, Evreux, Beauvais, Péronne, Cambrai, Valenciennes le 14 décembre, il est à Bruxelles le 18 décembre, à Anvers, puis la région de Nimègue au Pays-Bas où il apprend la victoire d'Austerlitz quelques jours plus tôt le 02 décembre.

Il repasse la frontière française le 24 janvier 1806, est à Cambrai le 26 janvier, Amiens le 29, Laval le 16 février et retourne en Bretagne : Rennes le 18 février, Vannes le 25 février. Il y apprend la défaite de Trafalgar.

Mais après un mois et demi après, son régiment reçoit l'ordre de partir pour Turin. Une nouvelle fois, il traverse la France : Nantes, Tour, Bourges, Nevers, Roanne, Lyon le 22 mai, Chambéry, Saint-Jean-de-Maurienne, Modane le 27 juin et enfin Turin le 02 juillet. Il monte le Montcenis.

Le 21 novembre 1806, son bataillon part pour la Grande armée : le 26, il est à Pavie puis à Lodi, à Brescia, à Bergame, à Trente le 20 avril 1807, à Innsbruck le 27 avril, à Augsbourg le 04 mai, à Magdeburg le 21 mai. Le 14 juillet, il attaque les suédois en Poméranie, au nord de l'actuelle Allemagne et arrive dans les environs de Stralsund, ville située sur la mer Baltique. Il reste en Poméranie dans la région de Stralsund jusqu'au 1^{er} novembre 1808. Il reçoit alors l'ordre de lever le camp pour rentrer en France non sans avoir fait sauter toutes les fortifications qui défendaient la ville. Il est à Francfort le 1^{er} décembre, à Mayence le 04, à Strasbourg le 13, à Colmar le 18, puis à Belfort, à l'Île-sur-le-Doubs et à Besançon le 24 décembre.

1808 : les retrouvailles familiales à La Chenalotte

10 ans après son départ pour la Suisse et après l'Espagne, la Hollande, l'Italie et l'Allemagne, François Joseph obtient à Strasbourg une permission pour passer au pays dans l'intention de voir ses parents à condition qu'il rejoigne le régiment le 29 décembre à Lons-le-Saunier. Il raconte :

« En conséquence, je suis parti en avant depuis Strasbourg. Lorsque je suis arrivé à Montbéliard, il est tombé près de deux pieds de neige pendant la nuit : le 17 au matin je me trouvais dans l'impossibilité de continuer ma route du côté de la montagne, où je présumais bien que je trouverais encore de la neige davantage : après avoir fait à peu près une demi-lieue, j'étais tellement fatigué que je n'en pouvais plus. Je suis entré chez un anabaptiste pour me reposer un moment en attendant qu'il passe quelqu'un pour ouvrir le chemin ; après y être resté quelques heures, il n'y passait toujours personne ; j'étais décidé à rétrograder sur Belfort pour y attendre le régiment ; mais ces braves gens m'ont tant encouragé d'aller voir mes parents que je me suis enfin décidé. Il m'a offert d'envoyer son domestique et un cheval avec moi jusqu'au Pont-de-Roide. C'était un dimanche, j'ai cependant trouvé le chemin un peu fait pour aller du côté de Saint-Hyppolite, où je ne suis arrivé qu'un peu tard le soir. Le lendemain matin, il m'a fallu monter la côte pour aller du côté de Meiche⁵, où j'ai trouvé la neige encore davantage. Cependant, à force de courage et de peine, je suis parvenu à Meiche ; j'ai trouvé un teinturier qui demeurait au Nolcerneux et qui connaissait parfaitement tous mes parents ; il a été charmé de m'avoir rencontré ; nous espérions arriver le soir à La Chenalotte, mais ce nous fut impossible car il faisait nuit lorsque nous sommes arrivés au Russey et l'on ne connaissait plus de chemin ; il a fallu se décider d'y coucher.

⁵ Antoine Dufournet reprend l'orthographe de François Joseph.

Le 20, je me suis enfin parvenu à La Chenalotte étant toujours accompagné de cet homme ; nous sommes entrés chez mes parents, pensant bien qu'ils ne me reconnoitraient pas depuis onze ans qu'ils ne m'avaient pas vu.

En entrant, j'ai demandé s'il ne serait pas possible de rester un jour ou deux chez eux pour me reposer de mes fatigues, en attendant que les chemins se fassent pour continuer ma route ! Ma bonne mère de suite m'a dit que oui ! qu'elle avait aussi un fils à l'armée, que s'il se trouvait de même, elle serait bien aise qu'on le reçoive.

Comme il faisait très froid, après l'invitation de ma mère, nous nous sommes approchés du poêle pour nous chauffer ; ma mère nous a dit qu'elle allait nous apprêter quelque chose pour déjeuner, en même temps elle est allée à la cuisine, ensuite à la grange trouver mon père et mes frères pour leur dire qu'il venait d'arriver un soldat qui paraissait avoir beaucoup souffert, qu'il était déjà bien âgé, qu'il avait demandé à se reposer quelques jours à la maison, en attendant qu'il puisse continuer sa route et qu'elle lui avait dit qu'il pouvait rester.

Voyant que ma mère ne rentrait pas dans la chambre, je me suis imaginé que, peut-être, elle m'avait reconnu et que je lui avais fait de la peine de ne m'être pas fait connaître en entrant.

Je suis donc allé à la cuisine, où j'ai trouvé ma mère et je lui ai demandé si elle ne me reconnoissait pas.

Après m'avoir bien regardé fixement, elle a jeté un grand cri en me sautant au cou, ce qui a mis l'alarme dans toute la maison, tout le monde est accouru dans la minute et l'on s'est empressé de séparer ma mère de moi en lui disant : « lâchez ce soldat, qu'est-ce que vous faites ? ». Ma mère ne pouvait parler ! Mon père disait que je ne pouvais pas être son fils, mes frères disaient de même que je n'étais pas leur frère, que je ne lui ressemblais pas, que s'ils le revoyaient ils le reconnoitraient bien, que d'ailleurs il était beaucoup plus jeune et plus grand ; ils venaient d'en recevoir une lettre, il était à 400 lieues du pays et ils ne croyaient pas que jamais ils auraient le bonheur de le revoir au pays.

Je leur ai dit : ne croyez pas que je vous trompe, pour vous prouver la vérité, voici la dernière lettre que vous m'avez écrite, je l'ai reçue à Mayence (je l'ai sortie de ma poche et l'ai présentée). En la voyant, ils ont tous reconnu l'écriture et ils se sont mis à pleurer, en disant qu'ils ne pouvaient rien comprendre à tout cela et en me demandant par quel hasard j'avais cette lettre, que j'étais sans doute venu pour leur annoncer quelque fâcheuse nouvelle, peut-être la mort de leur enfant, mais quoi qu'il en soit, ils me priaient de leur dire la vérité.

Je leur ai dit de se tranquilliser, que cette lettre était bien à mon adresse et que pour les ôter d'inquiétude et de doute, j'aurais moi-même de la peine à reconnaître mes frères et sœurs qui étaient jeunes et bien petits lorsque je suis parti et à présent ils sont sans doute plus grands que moi, mais je me souviens bien de leurs noms ! Je les ai tous nommés l'un après l'autre, ainsi que tous nos parents ; tout le monde a redoublé de pleurs.

Je me suis trouvé le cœur ému de voir une pareille scène, je leur ai dit de calmer leurs pleurs, que je ne croyais pas être venu à la maison pour apporter une telle tristesse, que je ne pouvais plus y tenir et je les priais de me rendre mon sac car je voulais continuer ma route ; ils se sont tous empressés de m'embrasser en disant que s'ils pleuraient, c'était de

la joie qu'ils avaient de me revoir ; tout le monde avait le cœur gros, personne ne pouvait plus parler.

J'ai été fêté pendant les cinq jours que je suis resté à la maison, ensuite j'ai continué ma route pour rejoindre le régiment à Lons-le-Saunier comme le portait ma permission.

Ce dernier départ m'a été bien plus sensible que le premier ; nous allions en Espagne, je pensais dire adieu pour toujours à mes parents et au pays. En désertant, j'aurais mis mes parents dans la peine aussi bien que moi, j'ai préféré subir mon sort afin qu'il n'y ait que moi seul de victime ».

1808 - 1809 : campagne de Bavière, batailles d'Esling et de Wagram

Le corps d'armée se remet en marche pour l'Espagne. François Joseph, après ce bref interlude, repart. Il atteint le Jura, Poligny le 28 décembre, Saint-Amour le 31 décembre. Mais du côté de Lyon, le régiment reçoit un contrordre. Il doit cantonner dans le Lyonnais et dans la Bourgogne pour « *nous reposer de nos fatigues* » et reste, après Tournus et Mâcon, à Châlon jusqu'au 1^{er} mars 1809.

L'Autriche entrant en Bavière et se dirigeant sur les frontières sans aucune déclaration de guerre, l'armée de François Joseph reçoit l'ordre de partir et de marcher « *à grande journée* » sur le Rhin qu'elle passe à Bâle, traverse le Brisgau, la Forêt noire et s'avance jusqu'à Ulm le 19 mars 1809. Après 15 jours de pause pour attendre des renforts, l'armée repart : Augsbourg le 19 avril et Landshut en 1809 où une bataille « *opiniâtre* » s'engage entre l'armée commandée par Napoléon et les autrichiens. Victorieuse, l'armée napoléonienne poursuit l'ennemi jusqu'à Neumarkt. L'affrontement entre les deux armées tourne à l'avantage des autrichiens.

Retirés, les français se remettent en marche et avancent jusqu'à Mühldorf et arrivent à Ebersberg le 02 mai libérée des autrichiens. Mais ces derniers, refontent sur la ville et y mettent le feu :

« nous avons eu plus de trois mille hommes brûlés ; les blessés autrichiens au nombre de trois mille, étaient dans un château qui servait d'hôpital : ils ont subi le même sort que les Français. On ne pouvait voir de plus affreux spectacle que celui de ces cadavres brûlés. L'on a fait faire un détour à la colonne afin de ne pas la faire passer en ville, pour ne pas voir une chose si affreuse ».

Après cette bataille, l'armée s'approche de Vienne avant d'y rentrer le 18 mai 1809, livre bataille à Essling et à Aspern mais elle cède et se retire dans un bois au bord du Danube. En juillet, le franc-comtois participe à l'une des batailles les plus sanglantes et des plus célèbres, celle de Wagram. Il raconte :

« le 06 juillet : à trois heures du matin la canonnade faisait déjà un fracas terrible ; elle a continué toute la journée ; les autrichiens avaient retranchement sur retranchement, garnis de pièces de canon ; nous avons voulu plusieurs fois les enlever sans aucun succès. Voyant que l'on n'y pouvait rien, notre centre et la gauche ont fait une feinte de battre en retraite, en laissant quelques bataillons dans la plaine ; en même temps que la gauche battait en retraite, une partie de nos troupes s'étaient portées en masse sur la droite ; les autrichiens voyant que les Français se retiraient du côté du pont, sont sortis en masse de leurs retranchements pour les poursuivre dans la plaine et se sont avancés à très peu de distance de notre pont. Les habitants de Vienne qui observaient les deux armées criaient déjà victoire ; ils croyaient les français en déroute, mais sur les trois heures de l'après-midi, tout a bien changé de face : notre droite qui était avancée a foncé sur leurs retranchements que l'on a enlevés et ceux qui s'étaient avancés dans la plaine ont été pris entre deux ; 27 mille hommes ont été obligés de mettre bas les armes et se rendre

prisonniers plus de 60 pièces de canon sont restées en notre pouvoir et 12 drapeaux. Leur armée s'est décidée finalement à la retraite ».

Après cette victoire, l'armée poursuit l'ennemi en mettant le feu à tous les villages qui sont sur la route « *et sur les côtés à la distance d'une lieue pour couvrir sa retraite* ». Mais François Joseph tombe malade. Il traverse « *des plaines encore couvertes de cadavres et de chevaux qui infectaient, obligé d'avoir continuellement son mouchoir sous le nez* » pour être hospitalisé à Vienne.

Le traité de Schönbrunn est signé le 14 octobre 1809 entre les deux empires, français et autrichien. L'armée de François Joseph cantonne en Moravie, traverse le 02 novembre plusieurs villages où la peste sévit : « *il y avait certains villages où il ne restait presque plus personne. L'on a attribué cette maladie à la grande quantité de cadavres qui sont restés dans les plaines sans être enterrés, ce qui avait infecté l'air dans les environs* ».

Le 16 décembre, la troupe reçoit l'ordre d'évacuer l'Autriche. François Joseph est de nouveau sur les routes : Lubeck le 25 février, Hambourg le 27 juin puis la Hollande à la fin de l'année 1810.

François Joseph, gendarme

Le 1^{er} février 1811 et d'après le témoignage de François Joseph, le colonel du régiment reçoit l'ordre de fournir 20 hommes pris dans les sous-officiers et grenadiers pour entrer dans la gendarmerie. François Joseph, pour sa « *tranquillité* » quitte le régiment à Emdem le 11 février et se rend à Amsterdam où il arrive le 17 février 1811. Il est affecté à 200 km au nord d'Amsterdam, à Groningen pendant 14 mois avant de commander la brigade de Coevorden, toujours au Pays-Bas jusqu'en septembre 1812.

Il est ensuite nommé par le Ministre de la Guerre et désigné pour faire partie du corps de la gendarmerie de police de Paris. Il part le 28 juin 1813 pour Paris. Il traverse Anvers le 08 juillet, Valenciennes le 11 juillet avant d'arriver à la capitale le 18 juillet 1813.

Après la capitulation devant les Russes dans la nuit du 30 au 31 mars 1814, Louis XVIII par ordonnance royale décide que la gendarmerie de Paris sera organisée sous la dénomination de garde royale de la ville de Paris. Proposé à passer fourrier à la 6^{ème} compagnie, François Joseph refuse et demande à rentrer dans la gendarmerie de son département natal. Il quitte Paris le 1^{er} mars 1815, arrive à Besançon le 14 mars mais finit à Bourg-en-Bresse le 15 mai pour remplacer un gendarme à pied manquant dans la compagnie de l'Ain.

Pendant les Cent-jours, François Joseph, comme ces compagnons, doit partir en Vendée en 1815 pour un conflit qui oppose les bonapartistes et les royalistes en mai et juin 1815. Pour cette 4^{ème} guerre de Vendée, il arrive à Parthenay le 18 juin, à Thouars le 20 juin. Il y reste 7 à 8 jours puis gagne Cholet le 30 juin. Il visite les superbes manufactures de coton et de mouchoirs, « *l'on ne peut rien voir de plus curieux que ces belles mécaniques* ». Il fait ensuite le service avec la garde nationale le long de la Loire pour empêcher les troupes alliées de la passer pour piller sur la rive gauche : Saumur le 17 juillet, Langeais le 19 juillet, Tours le 20.

Le 06 septembre, il est à Romorantin, le 07 à Vierzon, le 08 à Bourges, effectue le service dans le département du Loiret avant de rentrer dans l'Ain en passant par Nevers, Digoin, Cluny, Mâcon et Bourg-en-Bresse le 10 février.

François Joseph demande pour revenir dans le Doubs mais la compagnie étant au complet, il est désigné capitaine de brigade à Dortan dans l'Ain puis se rend à Bourg-en-Bresse pour travailler au bureau du trésorier de la compagnie. Il est nommé gendarme à cheval le 01^{er} avril 1817. Deux mois après sa nomination, le 01^{er} juin 1817, il part à Seyssel.

Après à toutes ces pérégrinations, François Joseph se marie à 43 ans à Seyssel avec Charlotte Maurier (Seyssel, 07.09.1785 – Seyssel, 17.01.1822) le 06 août 1820. De cette union, Charlotte donne un fils. Mais elle décède le 17 janvier 1822⁶. Quant à l'enfant, Louis François, il décède à l'âge de deux mois, le 05 avril 1822.

D'après une partie du carnet qui n'est pas repris dans l'ouvrage publié en 1960, François Joseph est muté et part pour Besançon le 11 décembre 1824. Il en profite pour rendre visite à sa famille à La Chenalotte. Mais son frère Jean Nicolas, sa sœur Marie Anne et son père Claude Joseph ne sont plus là pour l'accueillir⁷.

Il se remarie le 07 septembre 1827, dans le Doubs, à Recologne avec Jeannette Forrat (Seyssel, 20.05.1795 – Seyssel, 31.01.1863). 10 mois après, le 19 juillet 1828, le couple a un enfant, Auguste François⁸ puis un deuxième, Marie Louise le 24 mai 1832⁹ mais cette fois-ci à Seyssel. François Joseph est alors à la retraite depuis le 18 septembre 1830.

Dans son carnet et d'après Antoine Dufournet, François Joseph note les étapes de la prise d'Alger et le déroulement des journées révolutionnaires, son départ de La Chenalotte le 22 mars 1831 « *pour Seyssel où il résidera désormais non sans aller encore une fois revoir le village natal* ». La dernière notation date du 23 mai 1832 dans laquelle il fait part de la naissance de sa fille.

Celle-ci décède le 27 octobre 1853 à l'âge de 21 ans avant son père le 03 septembre 1855 à Seyssel à l'âge de 77 ans.

Les Jacquin à La Chenalotte

La famille Jacquin arrive entre 1798 et 1808, soit entre le départ de François Joseph et sa venue à La Chenalotte lors de sa première permission. Quelques mois après, le 07 mars 1809, Marie Anne alors âgée de 21 ans, cultivatrice décède dans la maison de ses parents. 5 ans après, François Florentin et Pierre Alexandre, les deux domiciliés à La Chenalotte, déclarent au maire Pierre Alexandre Courpasson, le décès de leur frère, Jean Nicolas marié, et âgé de 32 ans dans la maison des parents. Le 30 mars 1815, c'est au tour du père Claude Joseph, cultivateur âgé de 66 ans de disparaître. C'est François Florentin, le fils âgé de 30 ans et Simone Courpasson, une voisine âgée de 56 ans qui déclarent le décès auprès du Maire Courpasson.

La mère, Anne Françoise Monnot vit 15 ans sans son mari. Le 20 novembre 1830, elle décède non pas à La Chenalotte mais dans le canton de Pierrefontaine, à Landresse, dans le presbytère d'après François Joseph âgé de 53 ans et Pierre Alexis Jacquin âgé de 38 ans, cultivateurs à La Chenalotte. Elle est inhumée à Lac-ou-Villers.

Marie Victoire et Florentin quittent le village avant 1836. Cette année-là, seul l'avant dernier de la famille Jacquin, Pierre Alexandre est recensé à La Chenalotte. Il occupe alors une maison du village qui abrite son épouse, Marie Françoise Maillot et ses 7 enfants : Jean Baptiste¹⁰, François Xavier¹¹, Charles

⁶ D'après le journal de François Joseph, la mort de l'épouse est attribuée pour une part aux vexations en question subies pendant la grossesse.

⁷ Marie Anne décède le 07 mars 1809, Jean Nicolas le 23 octobre 1814 et Claude Joseph le 31 mars 1815.

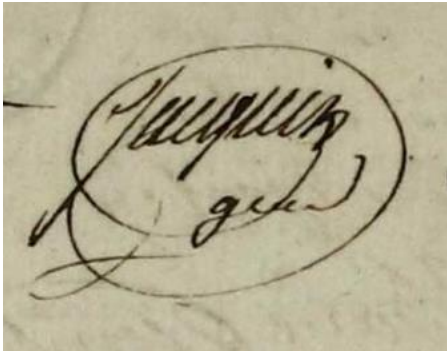
⁸ Il décède le 02 novembre 1894. Il est gardien de justice de paix.

⁹ Elle décède le 27 octobre 1853 à l'âge de 21 ans.

¹⁰ Jean Baptiste (Lac-ou-Villers, 02.12.1815 – La Chenalotte, 26.10.1865)

¹¹ François Xavier (Lac-ou-Villers, 10.03.1818 – Saint Pierre de la Réunion, 27.02.1892)

Constant¹², Joseph Aimé¹³, Marie Elisabeth¹⁴, Françoise Caroline¹⁵ et Marie Charlotte¹⁶. Marie Victoire et François Florentin ont quitté le village. Le 08 avril 1850, la sœur du grognard et de Pierre Alexandre, Marie Victoire décède dans la maison de ce dernier.



Le petit frère du grognard a été aussi un élu. Conseiller municipal de 1831 à 1849, Pierre Alexandre devient adjoint de Pierre Philippe Benjamin Chopard suite au décès d'Anatoile Goguillot le 21 juin 1849. Il reste à cette place à l'issue de l'élection suivante en 1852 avant de succéder au maire suite à son décès le 12 août 1853. A la tête de la commune pendant trois ans, François Joseph redevient conseiller en 1856 jusqu'à son décès le 10 avril 1868 à l'âge de 75 ans.

Les neveux de François Joseph, les fils de Pierre Alexandre, Charles Constant et Joseph Aimé ainsi que le fils de François Florentin, Pierre Marcellin¹⁷ reprennent le flambeau : Charles Constant est conseiller entre 1870 et 1888, Pierre Marcellin de 1870 à 1881 et Joseph Aimé de 1874 à 1879 et de 1881 à 1892.

La dernière sœur de François Joseph décède le 12 août 1882 à La Chenalotte à l'âge de 1882. Plus aucun Jacquin est recensé à La Chenalotte partir de 1896.

Dimitri Coulouvrat,
Septembre 2024

¹² Charles Constant (La Chenalotte, 02.10.1819 – Les Fins, 04.04.1893)

¹³ Joseph Aimé (La Chenalotte, 27.08.1823 – Lac-ou-Villers, 19.06.1892)

¹⁴ Marie Elisabeth (La Chenalotte, 27.09.1854 -)

¹⁵ Françoise Caroline (La Chenalotte, 28.04.1828 – Bonnétage, 08.10.1903)

¹⁶ Marie Charlotte (La Chenalotte, 06.02.1832 – La Chenalotte, 25.08.1900)

¹⁷ Pierre Marcellin (Charquemont, 28.04.1826 – Fuans, 04.06.1902)